

correspondent aux parties creuses, de manière que chacune d'elles reprendrait sa première position, si la montagne venait à se refermer. Les torrens qui coulent des deux côtés correspondent également entre eux ; leur cours est interrompu seulement par suite de la séparation qui a eu lieu, et se réunirait si les montagnes se rapprochaient : au lieu de former alors des cascades, ils reprendraient une marche égale et continue. Ce sujet est plein d'intérêt et ne peut manquer de fixer l'attention du voyageur ; mais les bornes de cet ouvrage ne nous permettent de donner qu'un coup d'œil rapide sur une foule d'objets qui mériteraient qu'on s'y arrêtât long-temps. Le lecteur trouvera une ample compensation à ce que n'aura pas dit l'auteur, dans l'exactitude et le fini des gravures.

Le passage de Wengen-Alp à Grindelwald est une des parties les plus intéressantes de ce voyage. La Jungfrau paraît à ceux qui ne sont pas habitués à estimer les distances dans les montagnes, comme si elle dominait entièrement sur la route ; et, rejetant dans l'ombre, pour ainsi dire, tout autre objet par sa vaste masse et l'éclat dont elle brille, elle occupe la scène tout entière.*

On s'arrête ordinairement pour se rafraîchir à un chalet placé près du point le plus élevé du passage ; et de là, ainsi que du sommet du Silver-horn placé en face, on ne perd rien du sublime aspect de la Jungfrau.

Le goût des entreprises hardies, si commun dans les Alpes, a engagé enfin un chasseur à gravir la cime de la Jungfrau, de sorte qu'on ne peut plus la nommer la vierge des montagnes, la Diane de ces solitudes. Quelquefois le calme de l'atmosphère est interrompu par un bruit pareil à celui d'une artillerie éloignée, qui devient plus violent comme s'il se rapprochait, et qui se termine enfin par un long retentissement prolongé par les échos, et qui résonne dans les ravins et les cavernes de la montagne. Lorsqu'on dirige ses regards vers le point où ce bruit semble prendre naissance, on aperçoit une masse en mouvement pareille à l'écume d'une cataracte qui se précipite avec violence. Un nuage de neige et d'écume indique son passage et l'impétuosité de sa marche, et, comme elle est aussi rapide que l'éclair, une pyramide de poussière et de vapeur argentée l'entoure et fait l'effet de brillantes exhalaisons. Le choc violent qui a lieu entre cette masse en mouvement et les rocs qu'elle rencontre sur son passage a quelque chose d'effrayant. En songeant à sa rapidité, le spectateur serait presque disposé à croire que la minute suivante doit être celle de sa destruction. Mais cette masse de neige, pareille à la mer, trouve une barrière qu'elle ne peut pas franchir ; et, dans le moment de sa plus grande

* Le point de vue choisi par M. Bartlett pour dessiner ce magnifique ensemble est bien choisi ; et c'est une idée heureuse et poétique d'y avoir fait figurer la scène de *Manfred*, si connue.

furie, elle est forcée de s'arrêter dans quelque gouffre qui se rencontre sur sa route : là, changeant de forme, devenue inoffensive et silencieuse, elle donne naissance à des ruisseaux qui vont porter dans la vallée la fraîcheur et la fertilité.

Il est presque superflu d'ajouter que le phénomène dont nous venons de parler est une avalanche d'été. Ces chutes ont généralement lieu à des momens fixes, surtout depuis midi jusqu'à trois heures. Alors, le soleil, ayant toute sa force, fond des masses de neige qui, privées de leur appui, glissent avec impétuosité. Au milieu de ces effrayantes solitudes, ces espèces de voix qui se font entendre ainsi ont quelque chose de sublime, et laissent une impression qu'il est aussi impossible de décrire que d'oublier. A minuit, quand les étoiles seules brillent au haut de la montagne, et que la nature est silencieuse, l'aspect désolé de ces lieux redouble encore par l'obscurité, et fait éprouver au voyageur les plus vives émotions.

Les glaciers de Grindelwald ont été souvent décrits ; mais ni les mots ni le pinceau ne peuvent en donner une idée exacte. Nous ne connaissons rien avec quoi on puisse les comparer, de manière à les peindre, pour ainsi dire, aux yeux de ceux qui n'ont jamais vu un glacier. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit dans le premier volume de cet ouvrage sur ceux de Chamouni.

Des fenêtres de l'auberge où nous étions, nos yeux embrassaient à la fois toutes les parties de ce tableau. Au-dessous de nous, le torrent roulait ses eaux avec rapidité : il a sa source dans une caverne de glace dont l'ouverture forme une arche magnifique de soixante-dix pieds de hauteur. Au-dessus, le glacier forme des découpures qui, éclairées par le soleil, jettent au milieu de ces neiges éternelles un éclat pareil à celui des flots azurés de la mer. Les pics qu'on désigne ordinairement sous les noms de cornes ou aiguilles forment aux yeux de l'étranger un spectacle tout à fait nouveau. Un d'eux, merveilleux obélisque, qui élève sa cime escarpée et pyramidale à près de douze mille pieds de hauteur, est garni de forêts à sa base, et, du milieu de son lit de neige, exerce sur le voyageur une espèce de fascination qui le jette pour quelque temps dans une profonde et silencieuse contemplation.

Malgré toute sa beauté, la vallée de Grindelwald n'est cependant pas " la vallée heureuse," comme l'ont appelée les chanteurs des Alpes. L'hiver y déploie ses rigueurs pendant sept mois, et nuit beaucoup aux travaux de l'agriculture, si nécessaire cependant au bonheur des habitans : le printemps, l'été et l'automne se succèdent dans le court intervalle de cinq mois. Cette vallée, quoique beaucoup plus grande que celle de Lauterbrunn, est encore trop petite et trop